

Jean-Michel Maulpoix : Ranimer la lumière, Ranimer le paysage

Monique W. Labidoire*

Si les acteurs de l'écrit, les écrivains, les poètes sont aujourd'hui selon Jean-Michel MAULPOIX, « *Les naufragés de la langue* », il nous semble bien qu'il y ait quelques rescapés bien accrochés au mât du radeau dont le poète lui-même. Mât et radeau de fortune vont amener le voyageur aux rives d'une île sur laquelle il devra prendre exil, une île d'inconnu et de mystère donnant tout loisir au poète de rester dans l'interstice, dans la marge, dans cet espace du jour ouvrant sur l'idée que le poème est encore possible et qu'il continuera à s'écrire :

Inutile est le poème. Tu le sais.

Plus personne aujourd'hui ne se dévoue à l'impossible

(Dans l'interstice)

Jean-Michel Maulpoix tenterait-il un procès au poème qu'il nous semblerait en contradiction avec lui-même s'il pensait qu'il nous faut faire nos « *Adieux au poème* », ce poème dont les chefs d'accusation sont nombreux ; et nous en retiendrons quelques-uns : condamné pour usure, dégradation, épanchement, broderie, condamné pour absence de désir mais aussi pour abus de plaisir, de jubilation, de lyrisme, de pleurs. Condamnation pour récidive. Sans doute sommes-nous coupables, mais coupables de trop d'amour.

Coupable, la poésie peut l'être quand elle est au repos, nonchalante, sans énergie, quand elle se love douillettement sous sa couette et n'est

* **Monique W. Labidoire** est poète. Nous accueillons régulièrement ses lectures dans nos colonnes et nous pouvons les lire dans plusieurs revues de poésie. Elle anime avec Jean-Paul Giroux et Bernard Fournier « Le Mercredi du poète » et participe à de nombreuses rencontres poétiques.

éveillée au matin que par de jolis chants d'oiseaux, le murmure d'une rivière ou le bruissement du feuillage. La poésie, comme toute autre lecture, doit nous mettre dans *L'INTRANQUILLITÉ*, suggère Henri Michaux dans « Les grandes épreuves de l'esprit ». Mais en quoi les chants d'oiseaux et le murmure de la rivière induiraient au contraire ?

Poète, essayiste, théoricien, toute l'œuvre de Jean-Michel Maulpoix est parsemée de libelles à son encontre : « *Du monde, tu es la maladie. / Rentre dans ta coquille d'encre et de papier/Incurable parleur* ». (Dans l'interstice) Ni romancier ni poète : « *je ne suis qu'un rêveur en prose* » ! (*Boulevard des Capucines*) ou encore : « *Ma dernière résolution, la meilleure sans doute : cesser d'écrire ces niaiseries et brûler le bois mort dans le jardin* ». (*Boulevard des Capucines*)

Des appels, des cris qui annoncent la douleur d'une disparition.

Alors que faire contre « la fatigue de la poésie » Que faire contre l'usure du discours » ? se demande et nous demande Jean-Michel Maulpoix. Devons-nous vraiment y réfléchir ou nous laisser aller à nos fantaisies, à nos jubilations, à notre plaisir tout comme à nos hantises et à nos mélancolies ? Nous laisser emporter par un déferlement de tous les sens afin de toucher au plus vif nos terminaisons émotionnelles. Tout déjà a été dit, pensé, analysé, accueilli, écrit, alors pourquoi continuer à écrire des poèmes ? Et surtout comment pouvons-nous les écrire, ces poèmes ? À lire Jean-Michel Maulpoix dans son œuvre poétique, il nous semble bien que le désir d'écrire et d'aller à la rencontre du langage, mais aussi le désir de vivre autrement l'autrement, soient les moteurs essentiels qui lui permettent d'avancer sur cette scène de l'écrit où pour lui, tout se joue. Que nous dit-il :

Il ne me suffit pas à me tenir en vie. Cette existence est ordinaire depuis déjà longtemps. Je veux aller, quitter, me perdre, sortir de la répétition, et tracer, pourquoi pas, d'autres phrases. Vérifier que je suis vivant. Parvenir à me réveiller. À vrai dire, je n'aime guère les livres. C'est pourquoi j'écris des poèmes. (Domaine Public, p. 90)

Le poète et le théoricien Jean-Michel Maulpoix sont une et même personne. Mais essayons de rester dans les pas du poète. Ces pas vont nous faire voyager dans le bleu du ciel et le blanc de la neige, ils vont nous permettre de découvrir un rythme, une tension aux registres singuliers, un engagement, un cheminement ; ils vont nous indiquer une volonté d'ouvrir des paysages et de dessiner une géographie du dedans et du dehors mais

aussi de rendre compte « apparemment objectivement » du paysage du monde tel qu'il se présente aux yeux de celui qui le regarde.

Le poète écrit dans des périodes différentes de son existence. Les premiers recueils comme ceux qui suivront sont marqués par la vie immédiate et induisent des états de poésie en évolution ou en révolution avec soi-même. Ainsi le poète de « *Domaine public* » n'est pas dans la même approche que celui de « *L'instinct de ciel* » et entre « *Une histoire de bleu* » et « *Pas dans la neige* » l'état d'écriture peut s'inverser de l'intime au plus général. Le poète peut rester à l'extérieur de sa sphère tout en continuant à voyager dans sa tête, dans sa mémoire, dans l'observation de tout son entour, il creuse ses propres chantiers et les expose.

L'un des sujets poétiques préférés des poètes d'aujourd'hui, c'est assez souvent le questionnement sur le matériau et l'outil du poème. Questionnement sur la matière et l'espace poétique : la langue, puis les mots, signifiants eux-mêmes, la pensée qui les guide, la beauté qui les régit. Jean-Michel Maulpoix entre directement dans le vif de l'objet poétique et examine dans ses écrits, essais et poèmes, « qu'il n'intitule pas vraiment poèmes », le pourquoi et le comment de la réalité du poème mais aussi de sa disparition, du chant poétique, du lyrisme, de l'espérance et de la beauté. Ce comment et ce pourquoi lui paraissent grandement impartis dans son espace de pensée, il s'interroge donc sur la manière de ranimer la lumière et de ranimer le paysage du poème.

Pour y arriver il va devoir résister. Résister au lyrisme, cette source persistante d'épanchement de soi-même et sur soi-même et rechercher un chant qui pourrait retenir l'écoute. Comme il l'a dit dans bien des lieux, il appelle à un *lyrisme critique, une forme de lyrisme qui célèbre moins qu'elle interroge*. Il y a aussi le choix de la forme qui ne semble exister désormais pour lui qu'horizontale. Cette idée reste cohérente avec l'explication qu'il nous donne dans « *Adieux au poème* » : l'horizontalité serait de l'ordre de la mélancolie, du spleen alors que la verticalité serait de l'ordre de l'idéal donc de l'espérance. Faut-il comprendre que le poète qu'est Jean-Michel Maulpoix n'a plus lieu d'espérer ? Il ne va pas non plus jusqu'à dire comme Denis Roche qu'il cite dans ce même ouvrage que « *La poésie est inadmissible, d'ailleurs elle n'existe pas* » il nous dit que le poète doit rester un trouveur.

Être un trouveur, un trouvère, afin de ranimer la lumière et éclairer le paysage du poème, c'est pour Jean-Michel Maulpoix commencer par examiner cette lumière et ce poème portés par d'autres poètes, Il s'appuie souvent sur Mallarmé, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine mais aussi sur Jaccottet, Bonnefoy, Deguy et beaucoup d'autres poètes contemporains. Il

tente de pénétrer le bleu, le blanc, le noir, pour y suivre des traces. Être un trouveur, c'est chercher à unir lumière et réalité afin de débusquer l'avenir du poème tout en lui laissant sa part de mystère, c'est pénétrer dans l'inconnu. « *L'inconnu est notre domicile* »¹. dit Guillevic qui a exploré cet inconnu si longtemps dans son œuvre. Le poète trace des fleurs noires sur des pages blanches, il creuse ténèbre et obscur non pour s'y perdre mais plutôt pour dégager une lumière révélatrice d'une vérité qui serait le résultat de cet état où nous nous trouvons dans le monde, un état dans lequel le poète se trouve, lui aussi.

Le poète veut-il savoir, veut-il comprendre, veut-il sentir, écouter, voir ? Autant de questions. Il décrit, ou plutôt il fait lecture de paysages puis les traduit en mots, en perceptions. *En lisant, en écrivant*, il poursuit la lumière d'un Julien Gracq dans cette manière de cerner la géographie des lieux tout en avançant mentalement et physiquement. Ces lieux deviennent sujets du poème. Il nous en fait partager l'esprit et la matière en nous permettant d'entrer dans sa propre sphère et d'accompagner des intuitions, des personnages, des lieux, suggérés, réels ou imaginaires. Voyage initiatique du poème car le poète nous invite dans ses propres passages et, grâce à ses outils singuliers, nous ouvre sur toute une histoire. Une histoire de bleu, une histoire de neige, un dimanche dans sa tête qui est aussi dans la nôtre, une histoire de pluie fine, jusqu'à nous mener à l'interstice, cette frange dans laquelle tout peut arriver et aussi la crise.

La poésie nous dit Jean-Michel Maulpoix implique une crise. Elle répond, la poésie, a un signal d'alarme que le poète doit reconnaître. Crise personnelle, crise de société, crise du créateur en recherche de sa condition ou encore en recherche d'autre chose, de cet autrement fortement appelé. « *La poésie, c'est autre chose* », nous dit le même Guillevic, mais cet « autre chose » n'est pas défini et pourrait être seulement la présence du poète dans son territoire. Pas de réponse à toutes les questions que la crise suggère mais un état, une présence au fait d'être toujours « en questionnement » qui font exister le poète et la poésie. Le poète est perplexe, certes. Néanmoins, le poète Jean-Michel Maulpoix existe puisqu'il écrit et qu'écrivant il s'interroge.

Il s'interroge et interroge la vie et le poème. Doit-on sacrifier l'écriture à la vie ou bien au contraire doit-on sacrifier sa vie à l'écriture et ce faisant risquer de démolir autour de soi des biens précieux, d'amour, d'amitié, de liens sociaux, afin de se trouver continuellement en état de création et de

1 In *Requis*, Gallimard, 1983.

novation? « L'ordre, la sagesse et la beauté » ne seraient-ils pas des éléments de valeur ou des valeurs proprement dites tout autant nécessaires que celles provoquées par la crise? Désaffection de soi-même, crise de trop plein, ras-le-bol des mots, des couleurs, du ciel et des sentiments, quand l'histoire racontée n'est plus de ce beau bleu dégoulinant de bienveillance mais bien une étendue masquée dans laquelle les objets, d'utilité pourtant reconnue, tiennent prisonniers poème et poète, le poète qui alors s'écrie cherchant désespérément une réponse :

*...Assez couru, assez cherché, assez pris l'éphémère absurde
pour l'intense et le vrai... (L'instinct de ciel, p. 113)*

À sa manière le poète va nous répondre en nous invitant à cheminer auprès de lui, dans son poème et dans sa tête. Ni raté, ni maudit, mais manqué. Il n'est pas bien tendre avec lui-même ni avec les autres poètes qu'il entraîne dans sa diatribe. Car nous comprenons bien que ce Je-là est bien le Je-moi mais aussi tous les autres, les lyriques, les mélancoliques, ceux qui portent le deuil d'une certaine poésie, ceux qui se souviennent des verts paradis des amours enfantines.

Dans « *Un dimanche après-midi dans la tête* », le poète nous identifie à une mémoire que nous portons tous dans un tiroir un peu jauni de notre propre vécu, tiroir qu'il ouvre avec précaution et d'où surgissent des espaces-temps empreints de mélancolie jusqu'à une certaine nostalgie : dimanche, réunion de famille, image d'une grand-mère aimée, des photographies, une cheminée, jardin de pluie, oiseaux transportés dans le présent de l'écriture, nostalgie bien évidemment d'une innocence perdue. Le poète va et vient dans le présent et le passé et pressent le futur. Le récit se construit dans cet instant ressaisi devenu acte poétique, devenu, poème; non seulement grâce aux mots, au papier, au stylo et à l'encre qui n'y suffiraient pas, mais grâce, surtout, à l'intensité d'acter au plus sensible des instants de vie.

Récitatif, exposition, inventaire : le poète embrasse le monde et le poème dans la mémoire et le vécu de l'instant d'écriture. Non seulement dans l'expression des sentiments, des émotions, de la quête d'une compréhension, mais aussi dans cet espace de découverte des mondes, social, géographique, politique, amoureux, dans ce battement régulier du geste créatif qui au commencement est plus intime, plus sourd pour se substituer par l'acte même d'écrire à un appel à partager et à rendre accessibles « et pourquoi pas au plus grand nombre » des zones jusque-là réservées.

Cet inconnu est exploré dans le propre passé du poète, réveillé, éveillé à sa mémoire présente. Cet éveil le conduit à fréquenter le futur de son destin inéluctable, à savoir : « *l'évidence soudaine de la mort* ». La finitude méditée dans « *Une Histoire de bleu* » est bien l'énigme centrale d'une humanité qui vit tant bien que mal avec ses certitudes et ses incertitudes. Le ciel et la mer dans leur apparence d'infini sont-ils vides de toute présence? Pourtant il y a cette forte présence du bleu qui ne tient pas ses promesses. C'est alors que l'absence s'insinue au questionnement et que le désir resurgit dans le paysage et ranime le poème.

Ces questionnements et ces incertitudes conduisent le poète à poursuivre sa route pour aller chercher lui-même et physiquement des témoignages d'existence. La présence palpable des choses, des gens et des paysages apporte la preuve tangible de ce qui semble pouvoir être à la fois du territoire poétique dans une entité pas tout à fait cernée. Le monde, mais quel monde? Le poème, mais quel poème?

Le poète voyage de pays en pays, invité le plus souvent d'Universités étrangères ou invité à participer à des Rencontres Internationales de Poésie, saisissant ainsi l'opportunité d'explorer le monde, un monde fait de tant de mondes différents. Touriste dans le sens le plus noble du terme, quand le passager, d'abord étranger à un monde différent veut s'en s'imprégner pour le comprendre, touriste de la réalité du monde et/ou touriste de la réalité d'un rapport à ces mondes et à l'écriture du poème. Le texte prend forme dans une prose assez inattendue quand elle est nommée poème. En fait elle est éminemment proche de l'expérimentation moderne contemporaine qui accueille plus ouvertement le poème en prose. Poésie ouverte portée par une langue ouverte n'hésitant pas à intégrer des mots dont la beauté est peut-être éloignée de l'esprit mallarméen en toute première lecture. Mais ici le vitrail et l'éventail peuvent épouser le short rouge et la BMW comme nous pouvons le lire dans ce poème-flash qu'est « *La poésie du Boulevard* ». (*Domaine public*, p. 40, 41) La poésie pour Jean-Michel Maulpoix pourrait être aussi le grand bazar oriental qu'il nous propose et dans lequel on trouve de tout; une espèce de fourre-tout pour embrasser ou plutôt embraser le monde, mais chacun pour soi et Dieu pour tous, qui un poème, qui une pince à linge, qui une bobine de fil, qui des cacahuètes. Oui la poésie n'est rien de plus qu'une poignée de cacahuètes, « c'est peanuts » si elle n'est pas pour le poète une mission : « *la mission du poète est de semer le trouble dans le langage des hommes* ». (*Domaine public*, p. 36) Nous sommes bien proches de l'intranquillité de Michaux.

Jean-Michel Maulpoix est sur la route, en Asie, au Proche Orient, en Amérique; Un exemple : il est « on the road » auprès de Kerouac, chips and

coke dans l'observation attentive et critique d'un pays. Il remplit ses carnets de route, ses fameux carnets d'envol et déborde de la page dans cette façon de donner assez souvent des sortes d'inventaires dans lesquels il déroule des tapis de mots. « *La poésie en vérité ne me demande rien. C'est moi qui voudrais lui causer. Elle fait la sourde oreille* ». (*Domaine public*, p. 15) Inventaire à la Prévert quand le poète s'assied à la terrasse d'un café et considère le boulevard. Car il n'a pas besoin d'aller bien loin pour remplir ses carnets de poésie. Tout lieu semble propice à son envol. Il observe et fixe le poème dans son déroulement et dans ses instantanés, mais n'active les clichés qu'à demi; il ne peut rester complètement objectif dans les situations où il se trouve. En choisissant ses sujets, il se désigne et par ses propres choix trace sa vision du boulevard, vision qui entre dans sa tête et en ressort très rapidement. Nous sommes tout d'abord dans une réalité descriptive puis le poète nous mène vers ses préférences indiquant comment la flamme du poème pourrait être ranimée, à ce moment précis. Et, dit-il dans une grande inspiration/respiration avec ceux qu'il observe : « *Henri Michaux reste le poète que je préfère* ». Michaux, une fois encore. Nous sommes dans l'instantané de l'écriture exactement comme dans ce moment précis que le poète passe sur le boulevard. Instantanés, éclairs, percussions exposent avec netteté le sentiment d'être au monde dans une multiplicité, une diversité qui parcourt grandement cette œuvre.

Le poème s'adresse à tous. Ceux-là et celles-là sont bien les nous que nous sommes et que nous côtoyons. L'identification au texte, la reconnaissance, le partage de ce qui est proposé ne manquent pas de nous interpeller. Accompagnons Jean-Michel Maulpoix sur sa route, et fédérons-nous en quelque sorte à l'objet de sa vision qui interfère nos propres souvenirs quand nous aussi nous approchons les mêmes traces : Shinkanzen au Japon, le café des nattes à Sidi Bou Saïd, la dégustation de vins italiens comme le barbera ou le grignolino, l'évocation du poète hongrois Vörösmarty ou encore avec tel poème qui nous traverse : les exemples sont nombreux. Ce faisant nous nous retournons, ensemble, sur des instants de vie passés et accomplis, ces instants que nous avons aimés et que nous ne voulons pas voir disparaître. Orphée est bien notre frère. Ces instants deviennent des instants de poésie partagés car, et c'est une expression de Jean-Michel Maulpoix : « *nous infusions de la poésie à l'existence.* » Très belle formulation que nous retiendrons.

Rechercher son enfance, la trouver, la mémoriser et la transmettre, voici des chemins de poésie assez fréquents. Heureux l'homme-poète qui a connu le goût authentique de la fraise et peut étaler les bons moments de son enfance comme de la confiture sur une tartine. Heureux cet Ulysse

moderne revenu au pays natal et qui du Tibre à l'Indre redécouvre ses familiers, les oiseaux, les papillons et les champs de blé. Heureux celui qui a pu accéder à la connaissance, à la culture et à la langue et peut en quelque sorte se mettre en scène. Car le poète se met en scène, se regarde écrire, s'écoute réfléchir, celui qui écrit regarde cet autre là et se regardant il regarde les autres et nous engage à mieux comprendre la topographie du paysage poétique dans ses creux, ses bosses, ses dénivelés mais aussi dans toutes ses plâtitudes. Il offre aussi de véritables tableaux quand il brosse avec minutie ses poèmes en prose – car ce sont bien des poèmes – dans une écriture sensorielle et sensorielle qui nourrisse l'émotion que fait naître la qualité du texte. Le poète reste un trouveur, il est aussi un rassembleur grâce à cette Beauté révélée par les mots du poème.

Car dit encore Jean-Michel Maulpoix, « *ma vie se mêle à toutes les autres* ». (*Domaine public* p. 65) Si nous faisons partie de la vie du poète, nous les il, les elles, les tu, les on, il est naturel que nous trouvions notre place dans cette poésie. Une poésie qui raconte nos histoires, nos élans, nos pulsions, nos chagrins, nos voyages tout autant que nos cultures et nos langues, lesquelles désormais sont du monde et quittent peu à peu les Babel où on les tenait prisonnières. Mais à vouloir approcher intimement les lecteurs, le poète ne risque-t-il pas de se perdre ? Qui du lecteur ou du poète devient l'objet lyrique ?

Le poète nous invite à voyager dans son bagage lourd d'avenir pour les pages qu'il va nous livrer. Tout doit s'écrire sans quoi rien n'existe. Beaucoup de mots, beaucoup de pages qui parfois laissent peu de place dans la marge. Toutefois le poète ouvre portes et fenêtres par lesquelles nous glissons sur ce bleu dont il parle longuement et aussi sur le blanc de la neige. Bleu, blanc. Le poète cherche la note bleue du poème, cette note qui contient la juste et essentielle Beauté qui ne doit pas rester captive. Et il écrit : « *Nous rêvons d'une terre bleue* » suggérant peut-être que notre planète est noire, obscure, ténébreuse et qu'il serait temps de lui redonner sa couleur originelle, en quelque sorte qu'il serait bien temps de la ranimer par sa lumière. Nous le savons, sans lumière il n'y a pas de couleurs. Est-ce le bleu d'encre qui couvre le ciel du poème, est-ce le noir d'encre qui creuse le noir des ténèbres, est-ce le blanc de la page qui en reçoit tous ces signes ? Le poète s'interroge et cherche, s'aventure vers des paysages bleu et blanc. La blancheur de la neige recouvre une certaine noirceur du monde. Elle est aussi silence contre un monde de bruit et de fureur. Un silence blanc en place et lieu d'une esthétique nouvelle du poème en accord avec ce « *passant incertain* » que nous sommes tous, ce promeneur de l'existant qui s'engage, d'autant plus qu'il est poète, à ranimer la lumière du paysage

obscurci par le temps de l'horloge et les nuages du ciel. Ce passant ne cherche pas même sa route. Il se contente d'être là, présent dans une conscience immédiate et visible.

Cette poésie nous engage dans une vérité. Pourtant Jean-Michel Maulpoix dit que le poème n'est pas vérité. Il puise dans une vérité, dans un réel qu'on peut saisir dans l'instant, par un regard, un souffle, un geste, le passé, le présent. On sait bien que les mots appellent à d'autres mots et qu'il ne faut pas attendre de l'artiste autre chose qu'un « mentir vrai » qui amène à toutes justifications. Le poème est éphémère. dit-il encore. Étant éphémère il est changeant dans le mouvement du monde et dans l'articulation d'une langue appelée à se renouveler.

Jean-Michel Maulpoix dit aussi que le poème doit être du monde et non pas de soi-même. Mais le monde ne devient-il pas soi-même, puisque nous l'habitons? Ces histoires, ces mots traduisent des sentiments, des perceptions, des émotions. Participer, relier, mettre ensemble, dit-il encore. Tisser le langage comme l'araignée tisse sa toile. En approchant tous ces écrits, poèmes, prose, nous voyons bien comment Jean-Michel Maulpoix met en œuvre ses projets : Il est poète-journaliste, poète-professeur poète-géographe, poète-sociologue, poète historien, poète-archéologue, poète-amoureux, poète-militant, poète-poète, poète-voyageur ; nous comprenons que pour lui il n'y a guère de cloisonnement. Tout peut être poésie. Il semble refuser la seule spéculation, c'est un « opératif » qui nous montre le monde dans ses plaies et ses contradictions et là où le bleu pourrait être harmonie c'est le noir qui agonise, c'est la tragédie qui persiste dans un monde brutal.

Expériences et récits militent à leur manière pour montrer cette « autre chose » en quête permanente. Par cette manière d'appréhender le poème, le récitant-poète donne au lecteur la liberté de coopter tel ou tel univers et lui permet de développer les paysages proposés dans une conscience individuelle. Jean-Michel Maulpoix est bien du monde et du poème et en sculptant sa matière poétique, il nous offre l'objet de nos désirs.

La poésie peut conduire un autre regard. Avec *Boulevard des Capucines* Jean-Michel Maulpoix montre une autre facette de son talent. Un vrai régal pour tous les amateurs de belles lettres, celles du dix-neuvième siècle. Le locuteur, personnage littéraire lui-même à l'intérieur du récit, livre un journal imaginaire qui fait voyager le lecteur dans le paysage artistique de l'époque. Il dit lui-même dans son prologue qu'il a eu envie d'écrire avec « *des mots perdus* » des situations d'autrefois quand on buvait de l'absinthe, qu'on s'éclairait au gaz et que l'ombrelle accompagnait toutes les promenades. Un délicieux livre de culture où se retrouvent tous ceux que

nous avons beaucoup aimés : les Flaubert, les Mallarmé, les Rimbaud, les Verlaine, Victor Hugo, le géant tout autant qu'un Rodin ou un Monet mais aussi tout ce que le boulevard de cette époque recèle : les salons, les bourgeois, les cocottes en bottines, les fiacres et le théâtre et tout le petit peuple de cochers, de servantes et d'orgues de barbarie.

Devenir le personnage de son propre poème n'est-ce pas une fin en soi? S'inclure profondément dans la chair du poème, devenir soi-même poème et se décrire, s'écrire, chercher, s'interroger.

Il semble bien que Jean-Michel Maulpoix soit adoubé par quelque princesse du Royaume Poésie. Il est l'un des champions de ce territoire de l'autrement moderne et contemporain dans lequel il laisse pénétrer mémoire et espace-temps du passé, pour mieux les porter dans son présent d'écriture. Champion, certes, à l'assaut de territoires à renouveler, à revivifier, à ranimer. Pour sortir la langue de la noirceur et des ténèbres mais aussi pour recouvrir d'un linceul trop de blancheur et de ciel bleu. Mais on le sait, tout champion se doit d'être vigilant car il peut être terrassé par de nouvelles armes.

Mais pour l'instant, voici le poète Jean-Michel Maulpoix, homme et poète avec qualités et identité qui nous donne à voir, à réfléchir et aussi à rêver. À le lire, nous, amateurs d'encre, de stylo, de papier et de mots, nous qui aimons la poésie avec paroles et musique, nous creuserons ses larges chantiers poétiques, chantiers qui couvrent des lignes de force comme des lignes de faiblesse que les poètes comme les hommes sont loin de maîtriser.

Bibliographie

POÉSIE & PROSE

Émondes, première éd. Solaire, 1981 & Fata Morgana, 1986.

Dans la paume du rêveur, Fata Morgana, 1984.

Un dimanche après-midi dans la tête, P.O.L., 1984 & Mercure de France 1996.

Ne cherchez plus mon coeur, P.O.L., 1986 (Prix Max Jacob)

Précis de théologie à l'usage des anges, Fata Morgana, 1988.

Portraits d'un éphémère, Mercure de France, 1990.

Dans l'interstice, Fata Morgana, 1992.

Une Histoire de bleu, Mercure de France, 1992.

L'Écrivain imaginaire, Mercure de France, 1994

Domaine public, Mercure de France, 1998.

L'instinct de ciel, Mercure de France, 2000.

Chutes de pluie fine, Mercure de France, 2002.
Pas sur la neige, Mercure de France, 2004.
Une histoire de bleu, suivi de *L'instinct de ciel*, Gallimard, 2005.
Boulevard des capucines, Mercure de France, 2006.

MÉLANGES

Locturnes, Lettres nouvelles/Maurice Nadeau, 1978.
La Matinée à l'anglaise, Seghers, 1981.
Papiers froissés dans l'impatience, Champ vallon, 1987.
Les Abeilles de l'invisible, Champ vallon, 1990.

ESSAIS

Henri Michaux, passager clandestin, Champ vallon, 1985.
Jacques Réda, le désastre et la merveille, Seghers, 1986.
La Voix d'Orphée, José Corti, 1989.
Léon Zack ou l'instinct de ciel, La Différence, 1991.
La Littérature française depuis 1950, Hatier, 1991 (en collaboration)
La poésie malgré tout, Mercure de France, 1995
La poésie comme l'amour, Mercure de France, 1998.
Henri Michaux : peindre, composer, écrire, Gallimard, 1999.
Du lyrisme..., José Corti, 2000.
Le poète perplexe, José Corti, 2002.
Adieux au poème, José Corti, 2004.